

L'université un lieu d'hospitalité et de culture : un abri où retisser d'autres récits pour une démocratie à-venir

Ilaria Pirone

Professeure en Sciences de l'éducation et de la formation

UFR SEPF, Sciences de l'éducation

Ces termes, hospitalité, culture comme abri, réinvention d'autres récits, comme autant d'enjeux pour ne jamais arrêter de construire des conditions de possibilité pour une démocratie structurellement fragile, ne représentent pas dans mes activités d'enseignante-chercheuse simplement des notions, des slogans et encore moins de vaines promesses opportunistes. Ils orientent mes pratiques de formation et de recherche à l'université et se fondent sur une conception de l'université comme lieu de vie, et non exclusivement en tant qu'espace de transmission et d'apprentissage de connaissances.

Ils se sont imposés dans mes réflexions à la suite d'une double expérience, d'une part, mes recherches avec des professeurs des écoles dans des classes spécialisée pour l'accueil des élèves allophones (UPE2A), et, d'autre part, mes activités cliniques auprès d'enfants et familles en situation d'exil dans une institution qui travaille en lien avec des centres d'accueil pour demandeurs d'asile. Dans la rencontre sur le terrain avec ces enfants, jeunes et adultes, j'ai été ainsi confrontée aux formes actuelles de déshumanisation non seulement celles que trop souvent vivent ces personnes dans leur pays d'origine et celles subies sur les routes migratoires, mais également celles qui les attendent une fois arrivées dans lesdits pays d'accueil.

Les discours, les conditions historiques, sociales et géopolitiques façonnent les mouvements migratoires, les « déplacements », donnent les éléments de langage (Agier, 2018) et dessinent les lois de l'hospitalité (Boudou, 2017) ou du « pas d'hospitalité » (Derrida,).

Il faut rappeler que dans nombreuses situations, la privation de protection dépendant de statuts administratifs, qui est redevable des formes politiques de l'hospitalité (Boudou, 2017), transforme l'exil en errance : l'errance est, pour reprendre les termes de Segers (2009), un déplacement dans l'espace qui ne possède plus ni source ni bord. L'errant n'explore pas, il tourne en rond. C'est ce dont témoignent souvent ces personnes coincées pendant des longs mois, voire des années, dans des formes circulaires d'attente : attente d'un document, d'un entretien administratif, d'un dépôt de dossier, d'une réponse, d'un hébergement, d'un repas...d'une *place*. Coincées dans un présent sans contour qui n'est pas seulement celui du trauma, ces personnes témoignent de leur angoisse. C'est une angoisse d'une errance forcée en

attente de savoir ce que cet *autre* leur veut, ce qu'elles valent pour cet autre, elles sont réduites à des êtres de besoin, privés de tout droit, y compris du droit fondamental d'avoir des droits (Arendt, 1949) et ne peuvent que survivre en attendant de pouvoir exister à nouveau. Ces expériences sont de l'ordre de l'inénarrable (Ricoeur, 1992), non seulement l'inénarrable des effractions traumatiques, mais aussi de la déshumanisation opérée par d'autres êtres humains. Pas de récit possible, pas de texte : le silence ou le cri.

Tout le travail d'un clinicien consiste alors à retrouver un fil du désir, recoudre, retisser avec les patients une autre étoffe narrative lui permettant d'exister à nouveau non seulement comme être de besoins, mais comme sujet. C'est ce que ce travail m'a appris, cette fonction autre du récit qui doit se faire à plusieurs et dans un lien tenu par un lien institutionnel fort. C'est le choix que nous avons fait à plusieurs.

Ces expériences hors université ont nourri les différents dispositifs pour l'accueil des étudiants en situation d'exil mis en place à Paris 8 ces dernières années face aux différentes crises géopolitiques qui les ont marquées. Nous les avons pensés et conçus à plusieurs, chacune et chacun y contribuant à partir de ses expériences et approches épistémologiques et l'institution s'y est engagée dans son ensemble : enseignants-chercheurs, collègues de différents services centraux, étudiants, toutes et tous ensemble.

Deux principes les soutiennent :

Face à la brutalité, la réponse ne peut qu'être dans un « à plusieurs », un collectif institutionnel qui puisse témoigner d'autres formes d'humanités.

La culture, les savoirs autant de récits qui composent une université peuvent offrir un abri symbolico-imaginaire permettant au sujet d'y trouver transitoirement refuge, retisser un autre imaginaire, un autre que celui des démarches administratives auxquelles ces personnes doivent se consacrer en permanence, un imaginaire qui recouvre, qui nuance les « traumatisemes » (Lacan, 19 février 1974) de la déshumanisation.

Je rajouterai que la recherche constitue un autre de ces remparts qu'une université peut ériger contre de telles dérives. C'est ainsi que ces expériences nous ont conduits collectivement à créer un séminaire de recherche institutionnel, le séminaire « Exiles » (Paris 8, Roskilde, Université d'Égée dans le cadre d'un projet porté par ERUA-Re:Erúa) auquel s'est adossé le module pédagogique éponyme, permettant à des étudiants de Master de participer à des séminaires dans trois universités européennes, séminaires couplés avec de courtes périodes d'immersion dans des institutions engagées sur le terrain.

La recherche irrigue nos formations, elle alimente les contenus de nos enseignements et elle permet de relancer notre créativité, notre façon d'être des pédagogues, de créer des espaces de

transmissions qui puissent être des lieux de rencontre avec nos étudiants. Mais la recherche a aussi une autre vertu : dans les métiers auxquels forment ma discipline, les sciences de l'éducation et de la formation, elle permet aussi de rendre capables les professionnels des métiers du lien d'agir et donc de dire et de raconter (Ricœur, 2004), de s'opposer par la créativité du sujet aux logiques néolibérales et gestionnaires de New Public Management qui envahissent ces métiers où le prendre soin du lien à l'autre et sa vulnérabilité constitutive sont au centre.

La recherche, les savoirs dans leurs approches épistémologiques plurielles, sont autant de langues qui nous permettent de résister au monolinguisme de l'autre (Derrida, 1996), à une langue dénouée de son pouvoir métaphorique, de cette capacité de la parole nécessaire pour l'action, une réduction à une langue administrative, celle qui nous rend inaptes à penser, à penser poétiquement et politiquement, comme Arendt (1974) définissait le style de Benjamin, contre la langue bureaucratique et son « bavardage ».

« Plus d'une langue », pourrions-nous dire avec Derrida (1996) et avec l'épée de Cassin (2019 ;2020), c'est ce que l'université doit pouvoir transmettre à nos étudiants.

C'est fortes et forts de ces convictions qu'à plusieurs, nous avons créé le DU *Universitas* pour l'accueil des étudiants de première année en situation de décrochage : nous ne l'avons pas voulu comme un simple dispositif de remédiation des compétences disciplinaires et de normalisation de parcours hors normes académiques, mais un lieu où la culture, la rencontre avec les nombreux collègues engagés sont autant de possibilités de retisser un récit, là où l'imaginaire parfois en panne semble rendre impossible de se projeter, ou encore de s'autoriser à savoir, prendre le risque d'apprendre, apprendre autre chose qu'un discours normé, apprendre à lire un monde qui semble ne rien attendre de cette jeunesse qui nous regarde. Encore une fois la recherche nous a aidée, puisque plusieurs d'entre nous avons longtemps travaillé avec les élèves dits en situation de décrochage scolaire, ou encore sur les enjeux du passage à la vie dite adulte prise dans des nouvelles formes de fragilisation de la fonction narrative. C'est de ces expériences que le dispositif a été construit encore une fois à plusieurs, collègues enseignants-chercheurs et collègues de différents services.

Ce ne sont que quelques exemples, mais dont les fondements irriguent toutes mes pratiques, et qui se basent sur notre façon collective de croire que l'université doit être un lieu permettant de soutenir notre jeunesse face aux défis de notre monde, leur donner les outils, la force, le courage de défendre une démocratie qui ne peut que se construire sur du vide, de l'incertitude (Lefort, 1982 ; 2007) et est toujours à-venir (Derrida, 1998).

Bibliographie

- Agier, M. (2018). *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Paris : Édition du Seuil.
- Arendt, H. (1949). *Il n'y a qu'un seul droit de l'homme*. Paris : Payot.
- Arendt, H. (1974). Walter Benjamin. Dans H. Arendt, *Vies politiques*, Paris, Gallimard.
- Boudou, B. (2017). *Politique de l'hospitalité. Une généalogie conceptuelle*. Paris : CNRS Éditions.
- Cassin, B. (2020). Discours de réception à l'Académie Française (2019). Paris : Fayard.
- Derrida, J. (1996). *Monolinguisme de l'autre*. Paris : Éditions Galilée.
- Derrida, J. (1998). *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Gallimard.
- Lacan, J. (1973-1974). *Séminaire 1973-1974, Les non-dupes errent*. Inédit.
- Lefort, C. (2007). Démocratie et avènement d'un « lieu vide » (1982). Dans *Le temps présent. Écrits 1945-2007*. Paris : Éditions Belin, 461-483.
- Ricœur, P. (1992). La souffrance n'est pas la douleur. *Psychiatrie française*. Numéro spécial, juin 1992, 58-69.
- Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance. Trois études*. Paris : Éditions du Seuil.
- Segers, M.-J. (2009). *De l'exil à l'errance*. Toulouse : Éditions Érès.